

Comme toi-même...

Vous connaissez tous sans doute la maxime évangélique : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Associée à l'amour de Dieu, elle constitue pour un chrétien l'essentiel de la Loi. Ainsi en Lc 10/25-28 : « Un docteur de la loi se leva, et dit à Jésus, pour l'éprouver : 'Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ?' ¹ Jésus lui dit : 'Qu'est-il écrit dans la loi ? Qu'y lis-tu ?' Il répondit : 'Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée ² ; et ton prochain comme toi-même.' 'Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela, et tu vivras.' » Le premier commandement enjoignant d'aimer Dieu est une citation de Deut 6/5. Et le second, enjoignant d'aimer son prochain comme soi-même, est une citation de Lev 19/18. Jésus se situe donc tout à fait dans la tradition juive. Les deux commandements unissent ce qu'on appelle la transcendance verticale (le lien à Dieu), et la transcendance horizontale (le rapport aux autres). Cette union est gage semble-t-il d'un parfait équilibre du croyant : il se relie à la fois à son créateur, et à autrui. Solitaire et solidaire à la fois.

Je viens de dire que Jésus se situe tout à fait dans la tradition juive. Mais je dois aussitôt me corriger. Car la suite du texte lucanien porte sur le fait de savoir « qui est mon prochain ? », selon ce qu'objecte le docteur de la loi à Jésus (10/29). Une controverse de type casuiste s'instaure donc, selon la parfaite tradition rabbinique : on appelle cela un *pilpoul*. Jésus la mène au moyen de la parabole que vous connaissez tous, celle du « Bon Samaritain ». Le prochain est celui qui a besoin de mon aide, à qui je peux témoigner de la bonté. En l'occurrence, c'est un étranger, un Samaritain, un ennemi héréditaire des Juifs qui a mieux compris que les gens religieux d'Israël, la véritable définition du prochain.

Le texte initial de Lev 19/18 considère en effet comme « prochain » le proche ou le voisin. Ce texte est législatif essentiellement : il vaut de façon restrictive, il fixe ce qui doit se pratiquer à l'intérieur exclusif d'une communauté (communautarisme). L'amour n'est pas encore un principe universel au sens où nous l'entendons aujourd'hui, résumé par exemple dans la formule de Kant : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en maxime universelle. » L'ouverture vers l'universel, l'admission de l'étranger, la considération du prochain non seulement comme celui qui est notre coreligionnaire ou

¹ Dans les synoptiques, la vie éternelle est promise pour l'au-delà, pour après le jugement, d'où le mot : « hériter ». Ils s'inspirent de Dan 12/2 : « Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle. » Vision eschatologique et menaçante. – Opposer Jn, où la possession de la vie éternelle peut nous être donnée dès ici-bas, et nous faire éviter le jugement : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (5/24) C'est la vision même des gnostiques.

² « De toute ta pensée » a été considéré comme un ajout lucanien à Deut 6/5 (André Gounelle). Ajout important alors, puisqu'il implique que la foi doit s'appuyer sur la réflexion, l'intelligence.

notre compatriote, mais comme celui qui est notre frère en humanité, ne s'est opérée en judaïsme que tardivement, par exemple avec Hillel et son école (1^e siècle av. J-C).

Qu'il faille « aimer son prochain », tout le monde il me semble peut en convenir. Mais je voudrais maintenant m'interroger sur ce que veut dire ce « comme toi-même », que souvent à mon avis on oublie.

Certains comprennent, selon l'exégèse juive : « comme un autre toi-même », sous-entendu : « car il est comme toi ». Tous les hommes étant identiquement faits à l'image de Dieu (Gn 1/27), ils sont tous égaux. Hillel commentait Lev 19/18 en : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » – il y voyait l'essentiel de la Thora, tout le reste n'étant que commentaires³. Et Maïmonide positivement : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit ». Cette idée figure dans ce passage que vous avez entendu lors de la première lecture de ce jour : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux. » (Lc 6/31) Cette vision et cette version posent comme principe une absolue égalité entre les hommes, sous le regard de Dieu. « Comme toi-même », signifie alors : « Comme pouvant être aussi toi-même ». L'autre est un *alter ego*. Ou bien, et autrement dit : tu peux te trouver un jour dans la même situation que lui.

Un peu de cette vision subsiste dans le christianisme orthodoxe, où les êtres sont finalement au regard de leur Créateur interchangeables, et où le sens de l'individualité irréductible de chacun de nous, comme nous l'entendons en Occident, n'existe pas. Dans le premier carnet de *L'Idiot* de Dostoïevski l'assassin n'est pas Rogogine, mais Mouchkine. Au fond, la leçon ici n'est que de solidarité élémentaire entre des êtres pour l'essentiel identiques. – Notez que ce « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit » est aussi une maxime très connue des Anciens : *Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris*. Schopenhauer y voit l'essentiel de l'éthique, dans *Le fondement de la morale*.

Avec ce point de vue tout le monde peut, il me semble, après réflexion être d'accord. Mais un autre sens est possible à ce « comme toi-même », peut-être plus intéressant à étudier, car plus laissé de côté bien souvent. Ce serait : Porte à ton prochain l'exacte dose, quantité et qualité d'amour que tu te portes ou dois te porter à toi-même. Ce n'est pas, comme dans la première explication, que le prochain est un soi-même potentiel : Aime ton prochain comme (étant) toi-même. Maintenant il faut comprendre que c'est l'amour qu'on se porte à soi-même qu'il faut manifester au prochain : aime ton prochain comme (tu t'aimes, ou dois t'aimer) toi-même. Le contenu et le sens de ce qu'on appelle en grammaire et en stylistique une *ellipse* sont différents.

Il suit de là que si on ne s'aime pas soi-même, on ne peut aimer son prochain. Un fanatique sûrement (Pascal) a dit : « Le moi est haïssable. » Mais Va-

³ Chouraqui, notes de sa trad. de la Bible.

léry a bien remarqué, de façon à la fois impertinente et pertinente : « Si le moi est haïssable, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie. » L'amour de soi est le maximum possible en matière d'amour que l'on peut donner au prochain. Jamais donc il ne nous est demandé d'aimer notre prochain *plus* que nous-mêmes, et cette maxime essentielle n'invite pas au sacrifice de soi. C'est une vision pervertie du christianisme, véhiculée par un certain catéchisme, qui nous a ensuite invités à aimer l'autre jusqu'à l'oubli de soi, et pourquoi pas jusqu'au mépris ou même jusqu'au sacrifice de soi-même.

Elle s'est autorisée évidemment de la théologie du sacrifice expiatoire de Jésus lui-même, que nous devons à Paul, et sur laquelle le croyant doit se modeler, en vertu de la fameuse et tant vantée chez nous « Imitation de Jésus-Christ ». Ainsi on lit en Mt 20/28 : « C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie comme la rançon (*lutron*) de plusieurs. » (v. Mc 10/45) « Rançon » peut peut-être vous choquer. Mais notez que les mots français « rançon » et « rédemption » viennent tous les deux du même mot latin, *redemptio* (rachat), le premier par formation populaire (*raançon*, 1155), le second par formation savante. Aussi, même si « rançon » vous choque, et « rédemption » vous fait plaisir, il ne faut pas oublier que le mot est le même, ainsi que la notion et le scénario de salut (sotériologique) qui y est contenu, et que l'on peut assurément mettre en débat.

Je ne suis même pas sûr qu'on n'ait pas projeté ce scénario sur certaines paroles mises dans la bouche de Jésus, et qu'il faudrait comprendre autrement. Ainsi celle que vous connaissez bien, et sur laquelle on s'appuie toujours pour justifier le sacrifice de soi dans l'amour du prochain : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Jn 15/13) Certains diront que, tant qu'à donner sa vie, mieux vaut peut-être le faire pour ceux qu'on aime, que, comme dit plus haut en Mc, en rançon pour la multitude, qui forcément est anonyme. Mais s'agit-il vraiment de *donner* sa vie ? Le texte porte seulement : exposer sa vie (gr. *thè*, de *tithèmi*, poser – voyez notre mot : « hypothèse », qui veut dire « sup-position »). La Vulgate a de même *ponere*, poser.

Je formule donc ici la piste de réflexion suivante : d'exposer sa vie à donner sa vie, il y a une différence. Par exemple, si quelqu'un venait à tomber à l'eau et risquer de se noyer, une preuve d'intérêt ou d'amour pour lui serait de plonger pour le repêcher, au péril de sa vie. Mais pas forcément de se noyer soi-même. Les autres ont-ils toujours besoin de notre propre sacrifice ? Ils peuvent aussi avoir besoin de nous avoir en vie, à leurs côtés, pour continuer à les aider.

Cela s'éclaire aussi de la parabole johannique du Bon berger : « Je suis le bon berger. Le bon berger expose (*tithèsi*) sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire, qui n'est pas le berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup, abandonne les brebis, et prend la fuite ; et le loup les ravit et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se met point en peine des brebis. » (10/11-13) Le Bon berger ne *donne* pas sa vie, comme on traduit souvent ici, et qui dans le contexte serait absurde, car il laisserait les bre-

bis sans aide. Il l'expose ou la met en jeu seulement, et il lui suffit, comme le dit la fin du texte, de se mettre en peine pour elles. Mais les versions doloristes et sacrificielles de ce genre de texte ont ici un énorme poids, contre lequel il est très difficile de lutter. Elles sont apparues très tôt. La preuve en est l'existence dans certains manuscrits d'une variante pour le *tithèsi*, il expose : *didôsi*, il donne.

Au fronton de votre temple, chers Marsillarguois, est la magnifique phrase : « Dieu est amour ». Rien alors de plus beau assurément, de plus invitant ou engageant. Mais notez bien que ce texte que vous lisez chaque fois que vous venez ici a été isolé de son contexte, et vous pourriez lire le passage de 1 Jn 4/8-10 en entier, en notant bien les inflexions ou changements d'idée de verset en verset : « Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour (v.8). L'amour de Dieu a été manifesté envers nous en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. (v.9) Et cet amour consiste, non point en ce que nous avons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés et a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés. (v.10) » On peut recevoir le v.8, et l'on peut même admettre l'inversion hérétique du « Dieu est amour » en « L'amour est Dieu » (en grec on ne peut pas le faire, car l'attribut n'y a pas d'article : *Ho theos agapè estin* – mais en latin on le peut : *Deus est caritas* peut se lire des deux façons, dans les deux sens). On peut recevoir aussi comme essentiel et décisif le v.9, en y comprenant que le *message* ou la *parole* de Jésus peut effectivement nous faire vivre. Mais est-on obligé d'admettre le v.10, qui contient la théologie, barbare pour beaucoup, de la victime expiatoire (*hilasmos*) ?

On sait que toute conduite individuelle basée sur le mépris de soi-même fatalement à l'aigreur et à la rancune : combien en connaissons-nous qui, tout en croyant bien faire, se dévouent pour les autres et se sacrifient, mais dont toute la vie n'est que le reproche de ce qu'ils font ! Quotidiennement ils accablent de leur sacrifice leur entourage, qui s'en passerait bien. De la même façon, toute religion qui valorise le sacrifice de soi est potentiellement très agressive. Qui se fait constamment violence, devient naturellement violent. Des martyrs aux djihadistes il y a un lien : « Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous. »⁴ De façon inconséquente, telle religion peut proscrire le suicide, mais ne le fait pas de celui des martyrs volontaires : les kamikazes de Dieu vont directement en paradis. Que répondre alors, comme dit Voltaire, à un homme qui s'imagine gagner le ciel en vous égorgeant ?

Il vaut mieux donc il me semble d'abord s'aimer soi-même. Mais comment comprendre cette formule dans son sens plein ? N'est-ce pas se réunir à *soi-même*, à son être non pas anecdotique mais essentiel, c'est-à-dire à ce qui en soi est plus grand que soi, ou à ce que l'on peut être parfois à certains moments d'élévation ? Il ne s'agit ici en aucune façon de complaisance à soi ou de narcis-

⁴ Corneille, *Polyeucte*, v.720, éd. 1643.

sisme. On abandonne alors le petit ego, paranoïaque et égocentré, pour devenir plus grand que soi, ou vraiment soi : on accède au Soi même, pour reprendre les mots de C.G. Jung. C'est véritablement naître à soi, selon par exemple le mot de Marcel Légaut.

« Revenir à soi », c'est ce que fait l'Enfant prodigue qui opère sa conversion ou sa *metanoïa*, quand lui vient une idée qui ne l'avait pas encore effleuré : « Étant *revenu à soi*, il se dit : 'Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim' » (15/17). Et puis il se « redresse », ou fait sa résurrection ou sa résilience : « *Je me dresserai*, j'irai vers mon père, et je lui dirai : 'Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi...' » (15/18) Enfin on n'est plus ce que l'on est (ordinairement), c'est-à-dire replié sur son petit moi, sur ses propres petites certitudes antérieures ; on devient ce que l'on est (essentiellement) – par exemple selon le mot de Nietzsche –, c'est-à-dire ouvert, disponible à des scénarios de vie plus grands que les siens, auxquels jusque là on n'avait pas pensé. On se libère donc en s'*élargissant* (comme on le dit d'un prisonnier).

On voit qu'à la paranoïa close du petit ego s'oppose la *metanoïa* ouverte : changement de pensée et d'attitude, condition du sursaut ou de l'éveil. On peut en effet appeler cela indifféremment sursaut, redressement (*anastasis*), ou réveil (*egersis*). Le N.T. utilise indifféremment ces deux mots pour dire la même chose, qui peut être soit la résurrection (le sursaut), soit la ressuscitation (le réveil). Nos deux prénoms Anastase (qui se dresse) et Grégoire (qui s'éveille) peuvent résumer les deux réalités. Ce processus existe dans toutes les cultures d'ailleurs : n'oubliez pas que Bouddha signifie Éveillé. En passant, notez que les gnostiques ont eu ici des intuitions très profondes : « Ceux qui disent que le Seigneur est mort d'abord et qu'il est ressuscité se trompent, car il est ressuscité d'abord, et ensuite il est mort. » Ainsi parle l'Évangile de Philippe.

Cette réunion à soi, au Soi en soi, se fait d'abord en solitude, et ensuite pourra s'opérer naturellement l'ouverture vers les autres, la socialisation, l'amour du prochain. Seul un être préalablement unifié, qui s'est trouvé lui-même, qui s'est réuni à lui-même, qui s'est ouvert à ses propres profondeurs, donc qui s'est connu et reconnu, vraiment accepté et aimé, peut en aimer un autre. Ne peut rien pour le bonheur d'autrui, disait Jung, celui qui vit lui-même d'aumônes. Qui n'est bon pour soi, dit le proverbe, n'est bon pour personne. En latin aussi on dit : *Medice, sana te ipsum* (Médecin, soigne-toi toi-même). Un thérapeute (on peut voir Jésus comme tel) ne doit point faire mépris de soi. Un soignant ne doit pas être un soi niant.

On sait bien qu'il y a une sorte de dévouement aux autres qui n'est qu'une fuite loin de soi, un détournement ou un divertissement (*diverti* : se détourner). C'est le contraire alors de la conversion, qui est retour ou réunion à soi (*conver-ti* : se retourner). Réversion ou retournement font penser à l'image d'un gant qui se retourne. En grec, le mot est *stréphestai* (voyez le français « strophe », qui signifie le fait de tourner sur soi-même, ou, à partir du latin, « révolution ») :

« Je vous le dis en vérité, si vous ne revenez à vous-mêmes (*straphète*) et si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Mt 18/3)

Nous confondons toujours égoïsme, et égocentrisme. L'égoïsme, qui est le fait de penser à soi, n'est pas un défaut : c'est un élémentaire souci de soi. L'égocentrisme au contraire, qui consiste à ne penser qu'à soi, en est un, et très ordinairement répandu. Il faut parfois avoir dans la vie assez d'égoïsme pour résister à l'égocentrisme des autres. Mais les dictionnaires mêmes, y compris les plus laïques, sont modelés par l'idéologie sacrificielle depuis bien longtemps en vigueur chez nous. Voyez la définition que le *Petit Robert* donne d'égoïsme : « Attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt. » C'est une définition idéologique, qui correspond sans doute à ce que les gens ont dans l'esprit quand ils disent ou entendent ce mot (*doxa sociale*), mais qui n'est pas rigoureuse du tout.

N'oubliez pas que saint Martin n'a donné que la moitié de son manteau au pauvre, il ne s'en est pas dépouillé : en somme, il n'a pas aimé le pauvre *plus* que lui-même ! – En fait le souci de soi est préconisé pourrait-on dire dès la Bible juive. Ainsi lors de l'appel adressé à Abraham : « L'Éternel dit à Abram : 'Va pour toi, loin de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai.' » (Gn 12/1) Ce « Va pour toi », ou « Va vers toi-même », en hébreu *Lekh lekha*, n'est pas un intensif, mais vise le bien du destinataire de la parole, comme le remarque bien Chouraqui dans le commentaire qu'il en fait. On le retrouve dans le Cantique des cantiques : « Mon bien-aimé parle et me dit : 'Va pour toi, lève-toi, mon amie, ma belle, et viens !' » (2/10) Peut-on mieux indiquer que le souci de soi n'est pas un obstacle à l'amour, à la communion entre deux êtres, ou entre les êtres, mais sa condition même ?

L'« équivalent » de la parole évangélique retenue canonique est le logion 25 de l'Évangile apocryphe de Thomas : « Jésus a dit : 'Aime ton frère comme ton âme ; veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil.' » Il me semble que la mention de l'« âme » (*psychè*, mot grec présent dans le texte copte lui-même), même si derrière il faut voir le sens hébreu de « vie », pourrait inviter davantage à voir l'enjeu symbolique, qui est de garder sa propre vie vivante (cf. Lc 17/33), qu'à comprendre simplement que l'autre nous est semblable.

Les deux derniers versets (3-4) : « veille sur lui comme sur la prunelle de ton œil » peuvent indiquer les modalités du vrai amour, qui est affaire de regard : je ne vois pas dans la « prunelle de l'œil » un proverbe cliché signifiant simplement le caractère précieux de la chose (l'expression l'est devenue chez nous, peut-être à partir de textes ou de traditions comme ceux-là), mais invite à réfléchir sur ce qu'est réellement le *regard* que nous portons sur l'autre, dont l'œil est une désignation métonymique. Est-il pur, simple (lat. *simplex* « formé d'un seul élément »), ou au contraire diabolique, divisé (*diabolos* : le diviseur, le semeur d'ivraie ou de zizanie) ? Vous connaissez le passage de Lc : « Ton œil est la lampe de ton corps. Lorsque ton œil est simple (gr. *haploûs*), tout ton

corps est éclairé ; mais lorsque ton œil est perverti, ton corps est dans les ténèbres. » (11/34) Le mot pour « perverti » est *ponèros*, qui dans le N.T. désigne le Diable, le malin.

Le vrai amour enveloppe l'autre d'un regard pur et simple, unifié. Quand nous aimons quelqu'un en l'entourant de ce regard, il en est comme transfiguré. C'est cela le vrai amour, celui qui donne naturellement l'unification (et désormais aussi l'absence de doute) que l'on a préalablement réalisée en soi-même. « Que votre parole soit oui, oui, non, non ; ce qu'on y ajoute vient du malin. » (Mt 5/37) Alors peut apparaître le vrai amour oblatif (*amor benevolentiae*), qu'on oppose généralement à l'*amor concupiscentiae*, qui est l'amour intéressé, captatif, à arrière-plans plus ou moins tortueux et manipulateurs : amour divisé donc et diabolique. C'est l'opposition essentielle d'Éros et Agapè. Lisez aussi dans *L'art d'aimer* d'Erich Fromm les magnifiques pages sur le *don*. Le vrai don débordé naturellement et spontanément du cœur de celui qui donne, il n'est en aucune façon intéressé, comme dit là encore la précédente lecture de ce jour : « Aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien espérer. » (Lc 6/35)

Je laisse exprès ce qui suit immédiatement ce passage, et qui pourrait le contredire : « Et votre récompense sera grande, et vous serez fils du Très-Haut... » (même verset) Certes il est humain d'espérer une récompense, mais malheureusement on est passé très vite en christianisme d'une action faite simplement *avec* intérêt (qui n'est en aucune façon répréhensible), à une action faite *par* intérêt (qui évidemment pose problème). De là est venue cette option douloureuse et sacrificielle que j'ai critiquée, qui a constitué ce christianisme de l'effort et du mérite qui ne fait pas des êtres épanouis. « Je n'aime point, dit Gide dans ses *Nourritures terrestres*, ceux qui se font un mérite d'avoir péniblement œuvré. Car si c'était pénible, ils auraient mieux fait de faire autre chose. »

On n'aime pas son prochain pour avoir un quelconque mérite, pour gagner le ciel, etc., mais parce qu'on s'est trouvé préalablement, on a trouvé son être profond, et cette réunion à soi rejaillit tout naturellement sur les autres, qui nous en donnent en retour caution et garantie : c'est une surabondance d'être, que je dirai contagieuse. « Jésus a dit : 'Si ceux qui vous guident vous disent : voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront, s'ils vous disent qu'il est dans la mer, alors les poissons vous devanceront. Mais le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous. Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus, et vous saurez que c'est vous, les fils du Père-le-Vivant. Mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître, vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté.' » (EvTh 3) On voit bien ici comment fonctionne cet échange, ou cette contagion : qui s'est préalablement trouvé le voit ensuite dans les yeux des autres : le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous.

« Comme toi-même » peut donc inviter à sentir simplement en l'autre un même que soi, et à fraterniser quasi élémentairement avec lui. Mais aussi à sen-

tir en soi un être nouveau à naître, et à connaître, si on se met bien à son écoute. De ce point de vue, la connaissance (gr. *gnôsis*, d'où : gnose) ne doit pas disparaître, à l'inverse de ce que dit Paul sans son célèbre passage sur l'amour, qu'il lui oppose (1 Co 13/8 : « la connaissance disparaîtra, l'amour ne périt jamais ») : bien au contraire, la connaissance de soi, de ses propres possibilités de retournement ou de conversion, est le préalable nécessaire à tout épanouissement futur et fécond de l'*agapè*, de l'amour.

Les deux voies que j'ai indiquées sont donc deux façons différentes, peut-être complémentaires, d'expliquer l'expression. Mais la seconde ne me semble pas tout à fait méprisable.

*[Prédication faite au temple réformé de Marsillargues, 18 février 2007.
Lectures du jour : 1/ Lc 6/27-38, et 2/ Lc 10/25-28]*

© Michel Théron – 2010

On trouvera des développements supplémentaires sur les thèmes évoqués ici dans mes deux ouvrages :

[*La Source intérieure*](#)
[*Une voix nommée Jésus – l'Évangile selon Thomas*](#)